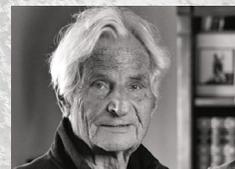


LES DERNIERS

ENFANTS CACHÉS

SOPHIE NAHUM

Rencontres avec
les enfants cachés
pendant la Seconde
Guerre mondiale



ALISIO
Témoignages & Documents

Sur les quelque 70 000 enfants juifs résidant en France en 1939, environ 11 000 ont péri dans les camps, les autres ont miraculeusement traversé la guerre, souvent en se cachant, dans des couvents, à la campagne, dans des placards parfois. Aujourd'hui, ils ne sont plus nombreux à pouvoir témoigner de leur expérience de la clandestinité, de leur perte d'identité, de l'arrachement à leur milieu familial et du silence qui a suivi la fin de la guerre. Dans la hiérarchie des victimes, l'Histoire a été longue à leur faire une place.

Sophie Nahum est allée à la rencontre des derniers enfants cachés survivants de la Shoah pour recueillir leur parole. Ces hommes et femmes se livrent ici, parfois pour la première fois, et ce sont les enfants qu'ils étaient que nous entendons.

Sophie Nahum est réalisatrice de documentaires depuis plus de 20 ans. Après avoir travaillé pour les grandes chaînes, et notamment Arte, elle décide de produire ses films de manière indépendante. *Young et moi* (2015, primé au FIGRA) fut le premier, suivi par le projet plurimédia « *Les Derniers* » auquel elle se consacre entièrement depuis quatre ans.



Dans la même collection :

Les Derniers: Rencontres avec les survivants des camps de concentration (2020)

ISBN : 978-2-37935-246-1



9 782379 352461

19,90 €

Prix TTC France

Rayon : Témoignages

**LES
DERNIERS
ENFANTS CACHÉS**

ALISIO

L'éditeur des voix qui inspirent

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr**
et sur les réseaux sociaux LinkedIn,
Instagram, Facebook et Twitter !

Alisio s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Notre mission : vous inspirer. Et comment le faire sans
participer à la construction du meilleur des futurs possible ?
C'est pourquoi nos ouvrages sont imprimés sur du papier
issu de forêts gérées durablement.

Suivi éditorial : Judith Vernant

Maquette : Sébastienne Ocampo

Crédits photos :

p. 10 : © Maison d'Izieu / Coll. Succession Sabine Zlatin

p. 99 : BHVP / Roger-Viollet

p. 230 : AdobeStock

Toutes les autres photographies reproduites
font partie des collections privées des témoins
ou sont issues des films *Les Derniers* de l'auteure.

Chefs opérateurs et photographe :

David Quesemand et Xavier Liberman

© 2021 Alisio,

une marque des éditions Leduc

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-37935-246-1

Sophie Nahum

**LES
DERNIERS
ENFANTS CACHÉS**

**Rencontres avec les enfants cachés
pendant la Seconde Guerre mondiale**

ALISIO

Témoignages & Documents

SOMMAIRE

Introduction	9
LA VIE AVANT	20
LE BASCULEMENT	68
LA VIE CACHÉS	148
VIVRE AVEC	240
Remerciements	309

INTRODUCTION

C'est lors d'une signature de mon premier livre, *Les Derniers*, que j'ai rencontré Bernard Kanovitch, professeur de médecine. Ce soir-là, il a fallu insister pour que cet homme doux et discret accepte de raconter quelques bribes de son parcours d'enfant caché. Après la guerre, son frère et lui s'étaient retrouvés orphelins, et il avait fallu grandir quand même, malgré le manque. Tous deux avaient décidé d'entreprendre les études que leur père avait choisies pour eux. Et, malgré les difficultés, ils les avaient brillamment réussies l'un et l'autre.

Durant cette conversation, Bernard m'a confié avoir été très marqué par ce que lui avait dit Simone Veil un jour : « ***Ça a dû être terrible pour vous, les enfants cachés.*** »

Qu'avait-elle voulu dire par là ? Qu'est-ce qui pouvait être si terrible pour quelqu'un qui avait connu les camps ? Être arraché, enfant, à ses parents ?

Peut-être. Toujours est-il que cette phrase a longtemps résonné chez Bernard, puis chez moi.

J'ai repensé ensuite à ces quelques images qui m'ont toujours obsédée – le dilemme inhumain de cette mère, qui porte mon prénom, contrainte de choisir entre son fils et sa fille dans le *Choix de Sophie* ; cette photo de la Shoah par balles, où une mère, dans un ultime geste d'amour vain et désespéré, essaie de préserver un instant de plus son enfant de l'horreur, en le serrant fort pour qu'il ne

voit pas leur assassinat imminent ; le sourire des enfants d'Izieu...



Les enfants d'Izieu en 1943, jouant devant une fontaine. Ils ont pour la plupart été déportés suite à une rafle de la Gestapo et envoyés à Auschwitz.

Et puis cette scène du film *La Rafle*, qui montre des enfants arrachés à leurs parents dans le camp de Beaune-la-Rolande. Joseph Weismann, dont l'histoire a inspiré le film, a d'ailleurs fait remarquer à la réalisatrice que la scène était bien en-dessous de ce qu'il avait vécu. Elle lui a alors répondu que davantage de réalisme aurait été intolérable pour le spectateur. Et on veut bien la croire. Imaginer les enfants dans la guerre est proprement *insupportable*, a fortiori lorsque l'on est soi-même parent.

« Caché » Ce mot, évocateur d'un simple jeu, échoue évidemment à restituer ce que ces enfants ont vécu.

Les enfants cachés ont subi les discriminations, les persécutions, la peur, les rafles. Ils ont échappé de justesse à la déportation programmée pour eux et donc à une mort quasi assurée : à Auschwitz, les enfants n'entraient pas dans le camp, ils étaient directement envoyés à la chambre à gaz.

Pendant la guerre, ils ont été des milliers d'enfants juifs brutalement arrachés à leur famille, parfois en l'espace d'un instant. Leurs parents ont fait ce sacrifice, ultime et paradoxal, de s'en séparer afin de les protéger. Ils ont été envoyés loin, coupés de leur identité ; ils ont dû mentir sur leur nom, taire leurs origines, vivre cachés à la campagne – quand la plupart d'entre eux étaient des citadins –, ou dans des couvents austères et froids, parfois même dans des placards ou des greniers.

Les enfants cachés sont des miraculés, les plus jeunes témoins de cette période de l'Histoire et parmi les derniers.

Quand j'ai décidé de me lancer dans cette nouvelle aventure – filmer ces anciens enfants cachés de la même façon que j'avais filmé les anciens déportés –, mon appel à témoignages a reçu des réponses par dizaines, venant souvent d'enfants et petits-enfants, qui y voyaient l'occasion d'entendre enfin l'histoire de leurs parents.

Henri n'avait raconté qu'une seule fois, pour des papiers administratifs, son histoire, et son fils, Richard, a appris l'essentiel devant nous. Jean a sorti pour la première fois, devant moi, en présence de ses filles, ses photos d'enfance restées jusque-là enfermées dans son secrétaire.





Ils me racontent leurs parents qui, pour ne pas les affoler, tâchent de faire bonne figure au moment de se séparer, se refusant parfois à les embrasser une dernière fois pour ne pas craquer. Joseph se souvient encore aujourd'hui du contact de la main de sa mère qu'il a fallu lâcher. Le père de Daniel, sentant le danger monter, donne à son fils tout l'argent qu'il peut avant de lui ordonner de quitter la maison, sans autre directive ; la mère d'Henri, sur le point d'être déportée, confie son fils à la Croix-Rouge, sur le quai d'une gare, pour lui donner peut-être une chance de survivre.

Ces enfants ont passé de longs mois dans des environnements inconnus, parfois hostiles, la peur au ventre. Il leur est arrivé, comme Guiroa, de « jouer » à accomplir des faits de résistance pourtant bien réels. Certains sont bien tombés, chez des gens aimants, des justes qui les ont protégés ; d'autres ont été accueillis pour servir de main-d'œuvre dans des lieux où l'on manquait de bras, parfois sous-alimentés alors même que leurs familles ou les institutions de protection de l'enfance – ils l'apprendront plus tard – payent ces hébergements à prix d'or.

En les écoutant raconter aujourd'hui, c'est bien souvent l'enfant que j'ai vu transparaître – le désarroi, l'incrédulité devant le spectacle auquel il assiste, l'effroi face à la violence des adultes, les trésors d'ingéniosité qu'il a fallu déployer. C'est palpable lorsqu'Arlette Testyler s'interrompt au milieu d'une phrase pour me dire : « Quand je vous parle, j'ai neuf ans. » C'est exactement le sentiment que j'ai, moi aussi, à cet instant précis.

Les témoins, âgés de 1 mois à 16 ans à l'époque, ont la plupart du temps traversé ces événements sans y comprendre grand-chose : « *Je ne comprenais pas pourquoi* » ; « *je ne comprenais pas ce qui se passait* » ; « *je me suis mis dans une bulle* », me disent-ils. D'autant que, beaucoup le rappellent, quand on a une dizaine d'années, on est encore un enfant qui ne connaît rien à la vie.

Pour presque tous, la Libération et la fin de la guerre représentent un soulagement, l'espoir de retrouver une vie meilleure, plus normale, peut-être même la vie d'avant. De retrouver ses parents, son logement, son identité, son nom. Mais les retrouvailles, lorsqu'elles ont lieu, sont parfois perturbantes ou décevantes – lorsqu'il faut renoncer à l'affection d'une famille d'accueil pour découvrir des parents dont on a oublié le visage ; quand le père adoré a fait place à un inconnu traumatisé ou qu'une mère qu'on s'imaginait aimante se révèle maltraitante.

Et puis il y a ceux, nombreux, pour qui les retrouvailles n'ont jamais lieu, mais qui, de longues années durant, continuent d'espérer ou, comme Anna, croient apercevoir leur mère à chaque coin de rue.

Pour tous, la guerre a constitué une rupture dans leur vie d'enfant. Aucun n'a retrouvé après son existence d'avant, et pourtant, il a fallu avancer, malgré les séquelles, psychologiques ou physiques – comme Renée dont le dos ne s'est jamais remis des deux années passées dans un placard, ou Denise qui a souffert de dépression toute sa vie.

Il a fallu retourner à l'école, comme si de rien n'était, alors que bien souvent des camarades de

classe, des professeurs, des copains du quartier ont disparu. Parfois, il a fallu renoncer à faire des études et se mettre au travail pour gagner sa vie, aider ses parents ou se débrouiller seul, au sortir des maisons d'enfants qui les ont accueillis.

Comment retrouver foi en l'humanité après cela ? Comment grandir ? Comment devenir adulte, se marier, avoir des enfants à son tour ? Car si certains ont croisé des justes qui, en l'espace d'un regard, leur ont redonné espoir, bon nombre de ces enfants ne feront plus jamais confiance aux adultes, qui les ont persécutés ou maltraités. Ils en veulent même à leurs parents qui, avec les meilleures intentions du monde, leur ont menti ; ils leur en veulent de ce qu'ils ont vécu comme une trahison, et parfois de leur crédulité. Guiroa avait projeté de se suicider à l'âge de vingt-cinq ans pour ne jamais devenir adulte ; Jean ne croyait plus en rien, pas même à l'utilité de témoigner, et ne l'avait donc jamais fait.



La majorité de ces anciens enfants cachés racontent que ce n'est qu'avec l'obligation de porter l'étoile jaune qu'ils ont découvert, avec stupéfaction, qu'ils étaient différents des autres et que, pour cette raison, leur destin en serait infléchi.

Et aujourd'hui, tous expriment la même angoisse face aux verrous qui sautent. Béatrice a bondi en voyant brandies dans des manifestations les étoiles jaunes qu'elle a dû porter enfant ; en entendant comparer l'incomparable ; en voyant ce qu'ils ont vécu ainsi banalisé, vidé de sa substance.

Au-delà des comparaisons odieuses, ce sont leurs peurs d'enfants qui resurgissent lorsqu'ils entendent des discours pleins de haine – à l'égard des juifs ou de qui que ce soit d'autre –, des menaces proférées sans que la masse silencieuse, qui connaît pourtant l'histoire, se soulève. Les adultes, décidément, toujours aussi décevants...

Eux, ces enfants, savent que face à la haine, qui existera toujours, c'est cette passivité coupable qui représente, aujourd'hui comme hier, le plus grave danger. **« Le monde ne sera pas détruit par ceux qui font le mal, mais par ceux qui les regardent sans rien faire. » Albert Einstein**

On trouve, dans ces histoires d'enfants cachés, un florilège des comportements humains – de l'héroïsme, de la lâcheté, du désespoir, du cynisme, de la générosité, de la créativité. Elles constituent une véritable plongée dans les tréfonds de l'âme humaine, dans ce qu'elle a de meilleur et de pire.

Au-delà de la fameuse injonction au « devoir de mémoire », ces témoignages nous invitent à effectuer un véritable *travail de mémoire*, nous obligeant à une réflexion sur nos propres comportements, nos petites

médiocrités, qui semblent anodines mais peuvent avoir, elles aussi, des conséquences immenses.

Ces enfants cachés, comme les déportés, ne nous demandent pas de les écouter pour pleurer avec eux ; ils nous invitent à une prise de conscience indispensable. Sans illusions.

LA VIE
AVANT

“

« Vivre en France,
c'était le bonheur. »

Guiroa

”

Jean

Avant la guerre, on vivait rue de Turenne, à six dans un deux-pièces. À l'origine, mon père était musicien. En Pologne, il avait constitué un orchestre avec ses frères, qui sont aussi venus en France. Ils se voyaient souvent, tous les quatre.

À Paris, la musique klezmer, évidemment, ça ne marchait pas. Mon père s'est donc mis dans la confection pour homme. Il était presseur. À l'époque, les fers pesaient cinq kilos, c'était un travail de force, qui payait bien.

Mes parents n'étaient pas très pratiquants, on faisait seulement les grandes fêtes. C'étaient des gens modernes.



Jean et ses trois frères : Simon, l'aîné, Albert, Roger et Jean (Lou), le plus petit

Daniel

Mon père était très rigoureux, ce n'était pas dans sa mentalité de chercher à se camoufler, comme beaucoup d'autres l'ont fait – bien sûr, ce sont eux qui ont eu raison. Non, lui, il était français et fier de l'être. Il n'était pas seulement français du fait qu'il pouvait montrer sa carte d'identité, le plus important pour lui était de pouvoir dire qu'il possédait une carte d'électeur. Ça, ça signifiait qu'il était vraiment français.

Arlette

J'ai eu une enfance très privilégiée, dans un milieu aisé. Mon père était venu en France bien avant la guerre et s'était fait une belle situation. Nous avions deux appartements – un pour vivre, un pour travailler –, ce qui n'était pas fréquent à l'époque pour les familles juives. Plus rare encore, nous disposions de personnel de maison, d'une voiture, du téléphone et du chauffage central, alors que beaucoup de familles avaient les toilettes sur le palier. Ma mère était toujours très élégante. Je ne l'ai jamais vue sortir sans son chapeau et ses gants. Nous avons eu une enfance plus qu'heureuse.



Arlette, sa sœur Madeleine et leur mère

Elvire

J'ai eu une enfance plutôt heureuse, élevée par mes grands-parents parce que mes parents travaillaient tous les deux. Le 3 septembre 1939, quand la guerre a éclaté, j'étais en vacances. Mon père a décidé que je ne rentrerais pas à Paris, et m'a emmenée retrouver mon grand-père, qui était alors en cure à Vichy. Puis mes parents sont venus s'y installer à leur tour.

Nous menions une vie normale, j'allais à l'école communale et mes parents avaient du travail. Quand le décret gouvernemental est tombé, interdisant aux juifs d'habiter Vichy, mon père a reçu un *ausweis*, un laissez-passer qui lui permettait d'aller d'une ville à l'autre chercher un logement pour la famille.

Son choix s'est porté sur Grenoble, où il connaissait des gens. Nous nous y sommes installés à la fin de l'année 1941.



Elvire et ses parents

Lisa

Ma mère avait eu deux filles d'un premier mariage en Pologne, Sarah et Hélène. Quand elle a divorcé, le rabbin a dit que chacun des époux devait prendre un enfant. Elle a gardé Sarah, l'aînée, puis a rencontré mon père, et je suis née, en 1929. Nous habitons rue Vieille-du-Temple, où mes parents étaient chapeliers. Quand la guerre a éclaté, ma mère était de nouveau seule et mon père était remarié, avec deux autres enfants.

Guiroa

Chez nous, j'étais le seul à avoir la nationalité française. Quand la famille de Pologne venait nous rendre visite, mes parents étaient fiers de présenter leur « fils français ». D'ailleurs, ils ne m'ont jamais vraiment dit que nous étions juifs. Moi, j'étais surtout plutôt indépendant, du genre titi parisien.

En tant qu'officier de la cavalerie polonaise, mon père avait pour les militaires une très haute considération, tout particulièrement pour l'armée prussienne, car il avait fait ses études supérieures en Allemagne, dans les années 1920. Je me souviens qu'il me racontait toujours des merveilles sur la mentalité des Allemands.

Pour dire à quel point mon père était naïf : en 1938 ou 1939, nous nous sommes tous retrouvés dans le salon, autour de notre beau poste de radio,

pour écouter un discours de Hitler sur Radio Berlin. En l'entendant, j'ai eu très peur. Je ne comprenais rien de ce qu'il racontait, mais il hurlait ! Mon père, lui, ça le faisait rire. Il trouvait Hitler inoffensif : selon lui, il était impossible qu'un type pareil puisse rester au pouvoir. Il les connaissait, lui, les Allemands. Ils n'allaient pas le supporter bien longtemps, cet Adolf Hitler !

Quant à ma mère, elle admirait Pétain. En tant que maréchal de France, il ne pouvait que nous protéger. Elle était même étonnée que Hitler soit assez bête pour faire confiance à Pétain, qui faisait évidemment semblant de collaborer. C'était d'une logique absolue !

À l'adolescence, j'en ai voulu à mes parents de s'être aveuglés à ce point.

“ Mon père trouvait
Hitler inoffensif :
selon lui, il était impossible
qu'un type pareil puisse
rester au pouvoir. ”

Guirona